

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 13

Artikel: Un remède contre l'amour
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Monsieur, *lisant* : — « A propos de l'article que nous avons publié hier, M. Pluchet (Armand) nous écrit que ce n'est pas lui, mais son fils qui est mort. »

« Le fumiste Pécoli, dont nous avons raconté hier la chute terrible, est mort, ce matin, dans les bras de sa femme. »

Madame, *attendrie*. — Pauvre femme ! que va-t-elle devenir ?

Monsieur, *après réflexion*. — Veuve ! (*Il reprend sa lecture*.) — « On nous télégraphie de St-Étienne, 12 janvier : « On peut considérer la grève des mineurs de Firminy comme terminée. — A cent près, ils sont redescendus dans les puits. »

Madame, *sèchement*. — Ce n'est pas cela qui me guérira mon rhume... Continue.

Monsieur, *lisant*. — « La Société des cuisiniers et des cuisinières de Paris donnera samedi le 18 mars, » salle de Tivoli, à dix heures du soir, un bal au profit de sa caisse de secours. Ce bal, le vingt-quatrième que donne la Société, promet d'être très brillant.

Madame, *se redressant furieuse*. — J'aime à croire que la police s'y opposera !!!

Monsieur. — Pourquoi, diable ! veux-tu que la police empêche ces braves gens de danser ?

Madame, *ironique*. — Ah ! te voilà bien, toi monsieur de Saint-Nigaudinos !! Ne voyant jamais plus loin que le bout de ton nez ! Toujours prêt à gober toutes les boudres qu'on te conte ! — Tiens ! grâce à ta sordide parcimonie, je ne suis pas riche, mais je parierais bien cinq ou six sous que tu croirais le premier farceur qui viendrait t'affirmer que, dernièrement, on a pêché une charrette dans la mer Rouge.

Monsieur. — Pourquoi pas ? Puisque, jadis, l'armée de Pharaon a été engloutie dans cette mer avec tous ses bagages et son matériel, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'on y trouve aujourd'hui des charrettes ? Mais tout cela ne me dit pas pourquoi tu veux que la police s'oppose au bal des cuisiniers et cuisinières.

Madame. — Est-ce que tu crois bêtement que ces gens-là se réunissent pour danser ?

Monsieur. — Pourquoi donc alors, selon toi ?

Madame. — Pour comploter contre les bourgeois... Pour inventer de nouvelles carottes et se les communiquer... ils échangent leurs ruses nouvelles... La preuve t'en crevè les yeux, mais tu n'as rien vu, oui, rien vu, car je suis certaine que tu n'as pas remarqué combien notre cuisinière Caroline est sombre et en dessous depuis une quinzaine.

Monsieur. — J'ai bien vu ce changement d'humeur, mais je l'attribuais à ce que tu as refusé de lui donner des étrennes.

Madame. — Ta ! ta ! ta ! elle pense bien aux étrennes, ma foi !... et puis je les lui ai données ses étrennes et même fort belles, quand je lui ai dit : « Ma fille, pour votre nouvel-an, je vous fais quitter de tout ce que vous avez cassé pendant l'année... cela monte à trois cents francs, mais j'en suis heureuse, car cela met plus de prix à cette preuve de ma satisfaction. »... Hein ! tu vois bien qu'elle n'a pas lieu d'être mécontente à propos des étrennes... Non, va, son air en dessous vient d'une autre cause. Veux-tu que je te la dise, moi ?

Monsieur, *curieux*. — Sans doute.

Madame. — Depuis quinze jours, cette fille-là se creuse la tête pour trouver une fourberie nouvelle contre les bourgeois, quelque chose qui la pose, là-bas, quand elle la détaillera devant ses complices, à ce que tu appelles niaisement un bal et que, moi, je nomme un pique-nique de ruses ourdies contre les maîtres. (*S'animant*.) Leur bal ! leur bal ! J'en donnerais ta main à couper que ce n'est qu'un conciliabule pour trouver moyen de faire payer le beurre cinq fois plus cher, tout en supprimant complètement son emploi dans la cuisine.

Monsieur, *conciliant*. — Crois-tu ? crois-tu ? Il me semble que tu exagères un peu.

Madame. — Avec ça que ta Caroline n'a pas déjà tenté de nous faire un pot-au-feu sans viande... Quand je dis sans viande, je me trompe... Elle ne l'a pas osé pour son premier essai, mais elle y serait arrivée... Est-ce que tu ne te souviens pas de ce pot-au-feu composé moitié de viande de bœuf, moitié d'un bonnet de police... Une inspiration, venue du ciel, m'a fait, ce jour-là, écumer le bouillon... et j'ai découvert la ruse.

Monsieur, *doutant*. — Ruse, non... Dis plutôt accident. — Caroline ne nous a-t-elle pas expliqué que son cousin le soldat était venu la voir, qu'il

avait voulu se rendre utile en écumant le pot-au-feu, et qu'en se penchant trop sur la marmite, son bonnet de police avait glissé de...

Madame. — Oui, oui, crois ça, si tu veux, j'en suis pour ce que j'ai dit ! Ce bal à ce que nous apprend le journal, sera le vingt-troisième... et moi qui, justement, ce matin, me disais : « C'est drôle comme, depuis vingt ou vingt-deux ans, tout a doublé de prix en cuisine ! Maintenant, je m'explique cette cherté... elle a commencé après le premier bal des cuisinières.

Monsieur. — Allons, calme-toi ; loin d'y avoir grandi mal, je crois qu'elles se réunissent tout bonnement pour danser et rire un peu.

Madame, *rageuse*. — Si j'étais la police, moi je les ferais danser à ma façon, tes cuisinières.

Monsieur. — Bah ! comment t'y prendras-tu, ma bonne ?

Madame. — Je ferais cerner le bal, on empoignera toutes ces gaillardes-là et, v'là ! une bonne fessée !

Monsieur, *retrouvant son rire*. — Oui, mais les agents te répondraient peut-être que tout leur temps est pris par des occupations plus urgentes.

Madame. — Alors je guetterais une grève de mineurs et je les ferais venir pour leur dire : « Vous ne savez à quoi vous occuper pour le moment ? Eh bien ! tapez là-dessus en attendant que vos compagnies aient mis les pouces. » Voilà ce que je ferais si j'étais la police.

Monsieur. — De sorte que, tout à l'heure, si Caroline te demande la permission d'aller à ce bal, tu la lui refuseras ?

Madame. — Tout net !

Monsieur. — Dis-toi d'abord que Caroline est une brave fille, qui t'est bien dévouée. Elle a ses défauts, j'en conviens, mais elle est encore la meilleure de toutes celles qui nous ont été fournies par les bureaux de placement.

Madame, *indignée*. — Ah ! oui, parle-moi de tes bureaux de placement ! Quand je pense qu'un directeur de ces bureaux, en m'envoyant une cuisinière, a eu l'impudence de m'écrire : « Madame, je vous recommande cette fille qui est restée quinze ans dans la même maison ». Moi qui me défie toujours, je vais aux informations et j'apprends que cette fameuse « même maison » était une maison de détention.

Monsieur, *conciliant*. — Au fond, ce placeur t'avait dit vrai... seulement il avait été un peu chiche de détails. Mais tout cela ne concerne pas Caroline, qui est une fille dévouée, je le répète, à laquelle il serait cruel de retirer une occasion de s'amuser.

Madame. — C'est possible, mais je refuserais la permission... Rien ne m'en fera démodée !

Monsieur, *réfléchissant à mi-voix*. — Diable ! diable ! voici qui dérange mon plan.

Madame, *sèchement*. — Est-ce que ton plan était d'aller à Crémorne faire valser cette fille ?

Monsieur. — Non, mais comme mon bijoutier est sur le chemin de Caroline allant à Crémorne, mon intention était de la charger de s'informer pourquoi on ne m'envoie pas le bracelet que...

La phrase de monsieur est coupée par l'entrée de Caroline.

Caroline. — Madame veut-elle bien me permettre d'aller ce soir au bal annuel des cuisinières ?

Madame. — Oui, ma bonne Caroline, et je regrette qu'il n'ait pas lieu deux fois par an, car cela ait doublé le plaisir que j'éprouve à vous accorder cette permission. (*à son mari*) Duflot, donne-lui 10 francs pour les petits frais qu'elle peut avoir à faire.

Monsieur, *à part*. — Bon ! c'est encore moi qui la danse de 10 francs !!!

EUGÈNE CHAVETTE.

Lè z'esprits.

Cllia que vé vo raconta s'est passâe à Bouveret, d'ao temps io l'on crayai à crouio z'esprits.

L'ai avai n'a fenna qu'àmâvè mi son cousin què son hommo et lè dou z'amouairào profitavont posè vâire dè cein què lo pourro diablio étaï d'obliez d'allâ teri sè filets su lo lè. Mâ coumeint cé pêcheur n'étai pas totè lè né su lo lè, il faillai avai on signo po savai quand l'irè que àobin quand ne l'ai irè pas.

Aloo la fenna avai posa su la fenêtre onna machoïre dè vilho tséau. Quand la machoïre

montravè lè deints à la fenêtre, lo cousin pouava èintrà ; mà quand l'irè veria ein défrou, fail-lai sè reveri tot motset.

Mâ vouaitzé qu'onna né noutron amouairào arrèvè tot ballameint et ie guegne : « Oh bon ! l'ou est bin veri ! » Et ie monté su onna taisse qu'irè découte et tot adraï possa. Coumeincé à rollhi contré le carreaux. Mâ lo pêcheur que droumessâ dza sè reveillé et criè à sa fenna : Marie, Marie !..... qu'est ce cein ? « Oh ! n'est rein, que le lâi fâ, sara lè zesprits. »

Mâ coumeint lo cousin s'empacheintavè et rollhivè adè, la fenna chaotè frou d'ao lhi ein mormovéint : « Atteind pîre esprit d'ao diablio, vu prâi t'arreindzi ! »

Et su cein l'âovrè la fenêtre ein deseint :

*Esprits que roudant la né
Retornâ d'ein voturon repou ;
Yé aoiblia dè reveri l'ou.*

Et l'amouairào dè décampa coumeint on tatz pè n'a carra dè pliodze, ào grand conteintement d'ao pêcheur qu'irè tot conteint et tot fiai d'avâi n'a fenna que savai devesâ ài z'esprits po lè férè parti.

A. S.

Un peu trop tard.

Nos pasteurs sont des hommes comme nous. Comme nous, ils ont leurs petites faiblesses. Personne ne songe à les en blâmer et la dignité de leur ministère n'y perd rien.

On dit assez couramment que les ecclésiastiques, en général, trouvent un attrait tout particulier aux plaisirs de la table. C'est là un faible bien innocent et sur lequel il serait injuste et cruel de les vouloir chicaner.

Jadis — la coutume existait-elle encore ? je l'ignore, — les pasteurs d'un arrondissement se réunissaient de temps en temps chez l'un ou chez l'autre d'entr'eux, à tour de rôle. On s'entretienait en commun des intérêts spirituels et matériels des paroisses et presque toujours c'était à table qu'on clôturait la séance.

Ces fraternelles agapes, préparées par les soins de mesdames les ministres, étaient souvent un objet de rivalité entre les cures. C'était à qui recevrait le mieux ses hôtes.

A l'issue d'un de ces repas, qui semblait avoir éclipsé tous les précédents, à en juger par les figures réjouies et satisfaites des convives, un de ceux-ci fut pris de scrupules pour le moins inopportun.

La conversation avait langui. Tous les assistants, renversés dans leurs fauteuils, les mains jointes sur l'estomac, les jambes étendues, savouraient, dans les douceurs d'une demi-somnolence, le souvenir d'un copieux festin.

« Ah ! mes frères, fait tout à coup l'un d'eux, d'un ton de circonstance, quand je vois cette table couverte des mets les plus succulents, des vins les plus généreux, dont nous venons d'user, d'abuser même, je songe malgré moi à tant de malheureux qui n'ont même pas un morceau de pain à se mettre sous la dent.... »

Satan eut soudain frappé à la porte, qu'il n'eût pas produit plus d'effet que cette sortie inattendue. Comme poussés par un ressort, les convives s'étaient subitement redressés sur leurs sièges.

Un seul n'avait pas bronché ; le voisin de celui qui avait parlé ! Toujours renversé dans son fauteuil, il tourna légèrement la tête du côté du trouble-fête, puis, calmement, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Dites-moi, mon cher frère, avez-vous mangé et bu de tout ?

— Hélas !...

— Eh bien, taisez-vous !

Un remède contre l'amour.

Eugène Sue racontait l'anecdote avec une verve charmante. On se rappelle entre autres

celle-ci, qui amusa beaucoup ses amis, dans le temps. Ces messieurs parlaient de cette chose si difficile dans la vie de la façon dont un homme bien élevé devait s'y prendre, quand il s'agissait de rompre une liaison d'amour, lorsque les coeurs ne sympathisent plus.

Chacun émettait des opinions basées sur l'expérience.

— N'usez pas de la froideur, disait l'un ; rien n'attache une femme comme l'indifférence !

— Dans ces questions-là, disait un autre, il ne faut pas discuter, mais agir énergiquement et sans tarder.

— Tout cela est bien, dit Eugène Sue, mais je crois que j'ai trouvé mieux. Voici mon moyen. J'étais jeune et en plein succès ; je venais de publier un roman dont tout le monde parlait. Le hasard me fit rencontrer une femme du monde, une de ces espèces de demi bas-bleu qu'attirent les réputations de toutes sortes. Aussitôt elle devint follement amoureuse de moi, et les lettres commencèrent à pleuvoir. Comme, de mon côté, je ne ressentais, pour cette personne, que de l'indifférence, je répondis assez froidement pour me faire comprendre.

Rien n'y fit, pas même l'impolitesse. Je pris alors un grand moyen : je lui écris de venir me voir le lendemain à 10 heures du matin. Quelques instants avant l'heure fixée, je passai un gilet de serge rouge, je mis un tablier blanc, me coiffai d'une casquette écossaise à soufflet, me bouclai une brosse à frotter sous le pied, et je me mis un plumeau sous le bras.

Ma toilette était à peine terminée, qu'on sonna.

C'était ma visiteuse.

J'ouvris aussitôt.

Elle entra vivement sans me regarder :

— M. Eugène Sue est ici ? demanda-t-elle fièrement.

— Oui, madame, fis-je tout bas d'une voix implorante, mais gardez-moi le secret.

— Quel secret ! et elle leva ses regards sur moi.

— Ah ! fit-elle en ouvrant démesurément les yeux et avec toutes les marques de la plus violente surprise.

— Pardon, madame !... parlez plus bas, fis-je, en me rapprochant d'elle... que mon maître ne sache pas que je me suis fait passer pour lui auprès de vous ! Soyez généreuse.

Jamais, ajouta Eugène Sue, je n'ai vu un effet aussi complet, même au théâtre. La dame me regarda de la tête aux pieds avec une expression de mépris indiscutable et disparut avec une rapidité vertigineuse.

— Oh ! malheureuse, dit-elle, un domestique !

N'exagérons rien.

Il fait bon quand même trouver quelqu'un qui pense et dise encore un peu de bien du vin.

Qu'il est loin déjà le temps où le vin partageait avec l'amour les plus heureuses inspirations des chansonniers !

L'amour est resté en faveur, et pourtant il a aussi ses dangers. Le vin n'a pas eu cette chance.

Ce n'était point assez du mildiou, de l'oïdium, du phylloxéra, il s'est encore trouvé des hommes — les ingratis ! — pour crier haro sur le baudet et le charger d'une foule de méfaits dont il est pourtant bien innocent.

Ce pauvre vin ! Est-ce sa faute à lui si nous ne savons pas profiter dans une sage mesure des trésors de gaieté, d'abandon, de générosité qu'il nous offre ? Nous abusons ; il se venge. Rien de plus juste. Et si sa vengeance est cruelle parfois, nous ne devons nous en pren-

dre qu'à nous-mêmes. Notre volonté, le souci de notre dignité ne sont-ils pas là pour nous retenir sur la pente ?

Si, malgré cela, il est des gens qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, ils font bien de s'abstenir. C'est leur droit. Nous ne saurions les blâmer, au contraire. Tout ce que nous leur demandons, c'est d'en agir de même avec ceux qui boivent le vin et surtout de ne point se venger, sur le dos d'un pauvre innocent, des privations que leur impose leur faiblesse.

Qu'ils nous laissent tranquillement boire notre verre de vin sans nous menacer de toutes les calamités du monde, de toutes les horreurs de l'enfer. Est-ce que nous les chicanons ? Nous les laissons à leur thé, à leur sirop et même à toutes ces mixtures inventées pour permettre à l'homme de s'abandonner sans danger à ses faiblesse. Car on boit aussi beaucoup chez les abstinents et tempérants de toutes les écoles. On y boit souvent, comme ailleurs, pour le seul plaisir de boire. Et, parce que, à ces excès, ces messieurs ne risquent qu'une mauvaise indigestion, en sont-ils plus excusables ?

On peut déjà prévoir le moment où la nécessité se fera sentir d'une nouvelle société : « La société contre l'abus des boissons alcooliques ou non. »

Peut-être, est-ce par là qu'on aurait dû commencer. C'est en effet les excès et non l'usage qu'il faut combattre.

Cela dit, nous croyons pouvoir, sans scrupule, reproduire la charmante pièce de vers que voici. Nous l'empruntons à la *Revue de Belles-Lettres*.

O ma Muse rieuse et qu'un rien amuse,
Toi qui fais gais mes vers et légers mes discours,
Toi que suit pas l'étudiant qui muse
Par les sentiers fleuris qui l'éloignent des cours,
O ma Muse rieuse et qu'un rien amuse,
Laisse là les plaisirs, le rire et les amours.

De Bacchus outragé viens défendre la cause
Chez les Bellettrists navrés qu'on puisse voir
Au milieu d'eux, sous le gai sapin vert, s'asseoir,
Etudiant déchu, le Temprant morose.

Chante l'Eté qui mûrit le raisin vermeil,
Qui dore des coteaux la récolte pendante,
Qui fait ployer le cep sous la grappe odorante
Et qui des grains gonflés fait des grains de soleil.
Chante l'Automne aussi quand les filles robustes
Sous les pampres épais engageant leurs bras nus,
Et la serpe à la main cueillant les fruits charnus,
Vers le sol généreux courbent leurs jeunes bustes.
Quand, pesamment chargés, les garçons au pas lourd,
Pour oublier le faix qui meurtrit leurs épaules,
Chantent de gais refrains, disent des gaudrioles
Ou glissent à leur blonde un petit mot d'amour.
Chante ces deux saisons, car le vin qui pétille,
Empruntant sa chaleur ici, là sa gaiété,
Dans ses reflets, garde un peu du soleil d'été,
Dans son glouglou joyeux, le rire d'une fille !

O vin, précieux dépôt légué par nos aïeux,
Source sainte où puisa notre verve gauloise,
Méprisant du Teuton la pesante cervoise,
Vin odorant, plaisir du goût, plaisir des yeux,
Continue à verser ta force dans nos veines,
A prêter ton fumet subtil à nos pensers,
A donner ton ardeur féconde à nos baisers
Et ton ivresse même à l'oubli de nos peines.

Lausanne, V. F.

OPÉRA. — En même temps, nous reviennent le printemps et la troupe d'opéra, toujours impatiemment attendus. Comme pour les deux dernières saisons, la direction est au Comité du Théâtre ; l'administration et la régie, à M. Mercier. C'est déjà la moitié du succès. Des artistes, en particulier, on dit grand bien et, au point de vue de l'ensemble, nous n'aurons, paraît-il, jamais eu de meilleure troupe. — L'opéra-comique fera presque tous les frais du répertoire. On nous promet aussi quelques représentations de grand opéra et, parmi celles-ci, des nouveautés pour Lausanne, entr'autres, *Sam-*

son et Dalila, de Saint-Saëns. — La première représentation aura lieu vendredi prochain 7 avril ; au programme, *Faust*, de Gounod, une vieille connaissance, mais une bonne. — On s'inscrit chez MM. Tarin et L.-O. Dubois.

Boutades.

Berlureau, venu à Paris pour la Mi-Carême, se promène avec un ami :

— Que signifie, dit-il, cette inscription : *English spoken here*, qui est sur la vitrine de ce café ?

— Cela veut dire : Ici on parle anglais.

— Alors, n'enfrons pas dans ce café, car nous ne savons l'anglais ni l'un ni l'autre.

Entendu aux courses de Longchamp :

— Comment pouvez-vous aventurer 20 francs sur un cheval, vous, un ouvrier, tandis que moi, qui ai de la fortune, j'hésite à risquer cent sous ?

— Mais, monsieur, si j'étais riche, moi, je ne parierais pas du tout.

Toto n'a pas été sage et, après correction, son père lui dit :

— Si je te punis, crois-tu que c'est pour mon plaisir ?

Toto s'essuyant les yeux :

— Pour le plaisir de qui, alors ?

M^{me} Eugénie de la Bastille éprouve le besoin de se rafraîchir. Elle appelle sa bonne, arrivée depuis peu de la campagne :

— Descendez au café en face et dites qu'on m'envoie de suite un soda...

La bonne, devenant un peu rouge :

— C'est pas la peine ; il y en a justement un dans ma cuisine.

On raconte qu'une cantatrice, très en vogue en Amérique, se présenta l'autre jour à un bureau de poste de New-York, pour retirer des lettres. L'employé lui demanda des pièces d'identité. Elle les avait oubliées chez elle.

— Oh ! cela ne fait rien, répondit-elle. Je suis très connue ici ; je suis M^{me} B...

— C'est le règlement, mademoiselle, lui répliqua poliment l'employé. Toute femme peut dire qu'elle est M^{me} B...

— Mais elle ne peut pas le prouver, interrompit avec vivacité la diva, tandis que moi, je le prouve !

Et, joignant la parole au geste, elle commença à chanter la *Traviata* de sa plus belle voix.

Public, receveurs, employés, facteurs et petits télégraphistes se précipitèrent autour de la cantatrice, pour mieux l'entendre.

— Cela suffit, lui dit l'employé après l'audition, et il lui tendit ses lettres.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factions. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION		Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que :
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,		dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes		2 50
Coutil imprimé, flanelle laine et coton		45
Cotonnerie, toiles écrues et blanchies		20
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bas par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich.		Échantillons franco.
Adresse : Max Wirth, Zurich.		

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.